**George Orwell**

***Comme critique du machinisme***

*« C’est […] parce que sa bienveillance et sa sympathie naturelles pour*

*les gens ordinaires l’immunisait contre le mythe inquiétant d’un ‘‘ socialisme*

*scientifique’’ (parent symétrique, sur ce point, de la « science » économique*

*libérale) que George Orwell demeure la meilleure référence de tous ceux*

*qui ne résigne pas au ‘‘ cauchemar climatisé’’ que les classes qui nous*

*dirigent trouvent le plus grand intérêt à construire. »*

J.C. Michéa,*Impasse Adam Smith.*

Si l’œuvre de George Orwell est aujourd’hui facilement accessible au lecteur francophone (L’Encyclopédie

Des Nuisances a en effet publié l’ensemble de ses essais, articles et lettres en quatre volumes) il n’en

demeure pas moins que sa pensée reste largement méconnue du grand public. Parlez de Georges Orwell

et personne ne manquera pas de vous citer le célèbre*1984*. Pourtant, ce serait lui faire injure que de

limiter sa contribution politique à ce seul roman. Le regard sans concession qu’il porta sur sa société en

pleine mutation l’a en effet amené à développer une fine analyse qui reste aujourd’hui d’actualité. Ainsi,

en est-il par exemple de la place qu’il accordait à l’intuition populaire et à ce qu’il appelait la*common*

*decency.* Le texte qui suit est extrait du sixième bulletin d’information anti-industriel espagnol*Los Amigos*

*de Ludd*. Si nous avons jugé utile de le traduire c’est parce que celui-ci met en lumière une autre facette

importante de sa réflexion trop souvent restée dans l’ombre :*la critique du machinisme et du progressisme*.

Steeve

L’œuvre de George Orwell a la malchance d’être connue

sous une forme très fragmentée. Ses œuvres les plus célèbres,

*Hommage à la Catalogne*,*La ferme des animaux* et*1984*, ne

forment seulement qu’une partie d’un ensemble plus vaste et

plus riche. Un des aspects fondamentaux de son oeuvre,

méconnu de ses lecteurs en castillan, est la critique du

machinisme et du progressisme. S’il est vrai qu’il n’exposa

pas sa pensée sur ces questions de manière systématique et

définie (excepté peut-être dans le premier livre que nous allons

commenter), ses notes, dispersées tout au long de son œuvre,

sont d’une splendeur exceptionnelle (La plupart des références

appartiennent à des livres épuisés il y a longtemps ou encore

sans publication intégrale en castillan). C’est de ces passages

dont nous parlerons par la suite.

**Le quai de Wigan**

Dans une œuvre publiée en Angleterre en mars 1937 (pen-

dant qu’il luttait sur le front de Huesca),*Le quai de Wigan*,

Orwell décrit les conditions de vie des mineurs du nord de

l’Angleterre, où subsistent les formes d’exploitations sauvages

du XIXe siècle, que l’écrivain avait connues l’année précédente.

Stupéfait par la misère dans laquelle vivent les mineurs et

SORTIR DE L’ECONOMIE N°1 /**32**

leurs familles, mais aussi par leur dignité et leur force de

caractère (qu’à partir de ce moment il appellera « common

decency »), Orwell consacre la seconde partie de son livre à

analyser le mouvement socialiste qui prétend en terminer avec

l’exploitation de l’homme par l’homme. Dans un chapitre

essentiel (le XII), il étudie les raisons pour lesquels le socialisme

ne réussit pas à attirer et organiser les masses qui devraient

souhaiter l’abolition du travail salarié et de la société de classes.

La conclusion d’Orwell est que les objectifs mêmes du

socialisme, tels que les exposent ses paladins officiels,

repoussent les gens ordinaires : « On représente toujours le

monde socialiste comme un monde complètement mécanisé

et immensément organisé, dépendant de la machine comme

les civilisations de l’antiquité le furent de l’esclave ». Cependant,

bien que l’idée de renoncer à la machine d’un jour à l’autre

soit une idiotie, le machinisme n’est pas particulièrement aimé

par la majorité de la classe ouvrière anglaise :

« malheureusement, le socialisme, tel qu’on le présente

d’habitude, est attaché à l’idée du progrès mécanique, pas

seulement comme un développement nécessaire mais comme

une fin en soi, presque comme une forme de religion » (Cette

attitude face au dogmatisme techniciste de la gauche

réapparaît de temps à autre, comme nous le verrons, dans

les écrits d’Orwell.)

La majorité des socialistes annoncent qu’après l’instauration

du socialisme le développement de la machine ne sera pas

comparable à ce qui se perçoit déjà dans les années 30. Orwell,

cependant, réplique à cela ce que beaucoup pensent : « Il n’y

a probablement personne capable de penser et de ressentir

qui n’ait regardé la tranchée d’un gazoduc sans penser que la

machine est l’ennemie de la vie ». Le socialisme majoritaire

prétend faire de ces horreurs quelque

chose de presque beau ; les impres-

sions de dégoût ou de répulsion face

au machinisme deviennent par

conséquent quelque chose à réprimer

(en soi-même) si l’on veut être un bon

socialiste. Les apologistes du monde

des machines mettent toujours en

avant la quantité de « temps libre »

dont nous disposerons grâce à

l’économie de travail que nous

garantira la mécanisation totale.

Orwell se demande : « Du temps

libre pourquoi ? ». La réponse est

évidente : pour être et penser comme

ces apologistes. C’est-à-dire, les ha-

bitants du*Meilleur des mondes*.

L’analyse d’Orwell atteint ici

sa plus grande profondeur : dans un

monde dans lequel les machines font

tout le travail « dur » (en supposant

toutefois que cela soit possible), il n’y

pas de place pour les meilleures qualités de l’homme. Celles-

ci (inventivité, ténacité, coopération, imagination, esthétique,

goût pour le travail bien fait) se développèrent « en opposi-

tion à certain type de désastre, dégât ou difficulté ». Croire

que ces hommes tendres à la vie agréable qui peuplent les

utopies mécanistes s’adonneront à l’art pendant leur « temps

libre », comme le propose dans ses œuvres l’écrivain H.G.

Wells (dont nous parlerons plus loin) c’est ne pas s’être rendu

compte de ce fait : la technique aide à donner forme au

monde dans lequel évoluent et agissent les êtres humains et

par conséquent à eux-mêmes 1. Si la technique garantie leur

survie et leur confort sans avoir à travailler, ils ne se sentiront

absolument pas poussés à donner un sens à leur temps, soit-

augmentent le confort. « En s’attachant à l’idéal d’efficacité

mécanique, on s’attache à l’idéal de mollesse. Mais la mollesse

est répugnante ». Ce progrès comporte une dégénération,

car chaque être humain renonce à son autonomie pour en

retour ne plus avoir d’effort à fournir 2 ; et la condition

préalable requise de la liberté est l’autonomie.

L’étape, logique, qui suit est de s’interroger au sujet de la

nature du travail, ce travail dont sont sensées nous libérer les

machines. « Est-ce du travail que

de creuser, travailler le bois,

planter des arbres, élaguer, faire

du cheval, pécher, donner à man-

ger aux poulets, jouer du piano,

prendre des photos, construire

une maison, cuisiner, coudre,

réparer les chapeaux, réparer les

motocyclettes ? » Il y a des

personnes qui conduiront à terme

nombre de ces activités pendant

leur temps libre avec plaisir, de

telle sorte que « l’antithèse entre

le travail, considéré comme

quelque chose d’intolérablement

ennuyeux, et le non-travail,

considéré comme quelque chose

de désirable, est fausse ». L’être

humain a besoin de faire des ef-

forts quand il ne s’adonne pas à

une activité basique (manger,

dormir, copuler, …), « l’homme

n’est donc pas, comme semblent

le croire les hédonistes les plus vulgaires, un estomac sur

pattes ; il a aussi des mains, des yeux et un cerveau ». Dans

un monde où les machines se chargeraient des tâches les plus

pénibles, les hommes demanderaient immédiatement que

soient créées les machines adéquates pour effectuer le travail

moins pénible… en incluant l’art. Le travail créatif (les*hob-*

*bies*) des sociétés industrielles modernes fait appel au

machinisme à tout moment, ne serait-ce que pour disposer

des outils et des matières premières que l’on pense utiliser.

Mais pas seulement ça : l’usage industriel de la machine a

supposé un appauvrissement de toutes les tâches humaines

il libre ou pas.

1

En 1939, Orwell aurait écrit : « Probablement [Dickens]

Comme si cela ne suffisait pas, le fait d’imposer une

La validité de cette critique d’Orwell est évidente. Pour ne pas

« avancée » technique n’a souvent rien à voir avec les avantages

qu’elle offre : Orwell donne l’exemple de la voiture, dont il a

été le témoin de l’implantation massive en Angleterre, et de

la quantité de morts par accident de la route qu’elle entraîne.

Cela dit, la voiture promettait le confort et sa conduite se

faisait alors toujours plus facile, et une des caractéristiques de

la technique est de ne pas s’arrêter à une « amélioration »

donnée (qu’elle le soit vraiment ou non), mais de rechercher

continuellement de nouveaux développements qui

n’aurait jamais admis que les hommes soient aussi bons que

leur degré de développement technique leur permet d’être »

(Charles Dickens).

2

parler du spectacle honteux de ces adolescents qui utilisent des

ascenseurs pour monter aux premiers étages – ou en descendre-

ou pour sortir d’une station de métro qui dispose d’escalators,

nous pouvons penser à l’économie considérable de mémoire

humaine que suppose l’usage du téléphone portable pour

conserver les numéros de téléphone. Ces même*usagers*

voudront-ils dédier une minute de leur temps à mémoriser

un poème ?

SORTIR DE L’ECONOMIE N°1 /**33**